

1815 — Monsieur l'Anglais

Nancy, le 26 avril 1883

Monsieur l'Anglais,

Comme promis, je vous envoie le récit de mes mésaventures. Vous le méritez bien, votre aide me fut précieuse dans la compréhension des événements qui ont déchiré mon existence, et pourtant, vous le savez bien, je déteste les Anglais.

Pour que vous puissiez établir un rapport le plus précis possible, je vais commencer par le début :

Moi, François Letourneur, suis né le 18 juin 1815 à 18 heures 30 à Malzéville, petite commune près de Nancy, en Lorraine, en France, Monsieur l'Anglais ! Ce même jour, à la même heure, comme je l'apprendrai plus tard, mon père, Étienne, chasseur au 13^e régiment d'infanterie légère, se faisait tuer devant la ferme de la Haie Sainte, à la tristement célèbre bataille de Waterloo.

Lors de mes recherches sur les circonstances de son décès, certains m'ont soutenu qu'il n'avait pas forcément été tué par un Anglais, mais peut-être un Hanovrien. La belle affaire ! Mon père était mort en défendant vaillamment l'honneur de la France et ce n'est pas ce détail fallacieux qui me fera changer d'avis : votre pays est responsable. Point.

Excusez-moi Monsieur l'Anglais, malgré toutes ces années écoulées, je m'emporte toujours autant sur le sujet, même la plume à la main.

Je vivais donc les premières années de ma vie avec le poids du deuil subi par ma mère Marguerite, écartelé entre ses ressentiments pour l'Empereur et le souvenir héroïque entretenu par les anciens amis de mon père, de vieux soldats nostalgiques.

Marguerite avait repris la gestion de la brasserie paternelle. À mes trois ans, elle épousait en seconde noces Edmond le contremaître, un homme autoritaire que je n'ai jamais pu aimer. Ma vie ne fut pas dure comparée à d'autres, mais elle ne fut pas enivrante non plus. J'eus toujours accès à une bonne instruction et nous avions de quoi nous nourrir.

Souvent, je traînais au bistroquet où des habitués venaient consommer la production de la brasserie. Là, ceux qui avaient connu mon paternel au temps de l'Empereur ressassaient les exploits passés. Jeune enfant, je me cachais derrière un tonneau et rêvais de batailles, d'honneur et de pays lointains. Avec les années, mon père prenait corps, j'arrivais à l'imaginer grand, beau, héroïque !

La nuit du 18 au 19 juin 1821, alors que je venais de fêter mes six ans, s'est produit l'événement qui allait changer ma vie.

Je dormais seul dans une spacieuse chambre attenante à la salle commune. Écrasé sous l'édredon trop chaud pour ce mois de juin, mais qui me protégeait de mes peurs nocturnes, je scrutais les ombres qui m'entouraient, produites par la luminosité de la lune qui filtrait par le rideau jauni de l'unique fenêtre de la pièce. Enfant, on a beau connaître chacune de ses incarnations claires obscures, on leur donne chaque nuit une autre apparence, une autre âme. Et là où ne reste que le noir insondable se cachent nos plus grandes peurs. Voilà mon état d'esprit quand les formes furent prises d'un mouvement

désordonné et rapide. Je frémis, remontais le drap et ne laissais poindre que mes yeux curieux et terrifiés. De cette agitation naquit une image qui gagnait en netteté. Ce n'était plus un jeu d'ombres, mais bien une forme identifiable : un homme, jeune, en uniforme qui semblait me fixer. Le bas de son corps se perdait dans l'obscurité, mais je voyais sans équivoque son visage malgré un aspect légèrement translucide. Il n'avait rien de remarquable, si ce n'était ses traits fatigués, ses yeux clairs et mélancoliques. Non seulement, il semblait me regarder, mais il commença à bouger ; on aurait dit qu'il essayait de me parler. Bien sûr, je n'entendais rien, mais j'étais fasciné. Qui était-il ? Que me voulait-il ? J'étais si jeune ; autant je n'oublierai jamais cette image, autant je ne me souviens plus précisément de ce qui m'a traversé la tête cette nuit-là.

L'apparition resta face à moi durant un temps que je ne saurais évaluer puis disparut avec le soleil levant. Tout ce temps, elle sembla répéter les mêmes phrases, mais je n'ai jamais compris ce qu'elle disait.

Le lendemain, je me gardais bien d'en parler à quiconque. Que ce soient les quolibets de mes camarades ou une raclée de mon beau père, rien ne me tentait.

Quelque temps plus tard, la nouvelle fit le tour du village : l'Empereur était mort à Sainte Hélène au mois de mai (sans doute empoisonné par ses gardiens, n'est-ce pas Monsieur l'Anglais ?). Certains vétérans pleuraient, d'autres n'y croyaient pas. Il faillit même y avoir une échauffourée quand un jeune client éméché se moqua de Basile, un ancien cuirassier qui s'étranglait en sanglot, sa moustache trempant dans la bière. Il fallut faire fuir le godelureau par la porte de derrière pendant que trois costauds retenaient le Basile. Par la suite, on en a ri : Basile a sillonné le village pendant trois jours, son sabre caché sous son manteau à la recherche du jeune, qui,